MINH TRAN HUY

Un enfant sans histoire

ACTES SUD

Pour Paul, qui ne lira pas ce livre.

Quelque part, je suis étranger à quelque chose de moi-même ; quelque part, je suis "différent", mais non pas différent des autres, différent des "miens".

Georges Perec,
Ellis Island

Pour survivre au traumatisme, il faut pouvoir le raconter sous forme d'histoire.

Natasha Trethewey,
Memorial Drive

TEMPLE

Temple est née le 29 août 1947 à Boston, dans le Massachusetts, au sein d'une famille richissime et surdouée. Sa mère, Eustacia, qui deviendra par la suite chanteuse et compositrice – accessoirement diplômée de Harvard –, est aussi la fille de l'homme qui co-inventa le système de pilotage automatique dans les avions. Âgée de seulement dix-neuf ans, elle a épousé le grand frère d'une condisciple également diplômé de Harvard, Richard, qui est pour sa part l'héritier de la plus vaste entreprise de culture du blé des États-Unis. L'arrière-grand-père paternel de Temple, John Livingston, était un entrepreneur d'origine française et huguenote qui avait d'abord fait fortune dans le forage pétrolier – il avait seulement vingt-trois ans lorsqu'il creusa son premier puits.

Lui et son frère se sont ensuite lancés dans la banque. Entrés en possession, après la faillite d'une des entreprises qu'ils finançaient, de milliers d'hectares de terres sauvages dans le Dakota du Nord, ils ont décidé d'y planter du blé. J'imagine les champs à perte de vue des *Moissons du ciel* de Terrence Malick, ces étendues sans fin baignant dans la lumière magique de l'heure dorée, quand le soleil s'apprête

à se coucher et quand il vient de le faire – une fenêtre de vingt minutes à peine où la nuit n'a pas encore pris possession du jour, qui jette ses ultimes feux. Des ouvriers fauchent les tiges courbées par le vent avant de lier les gerbes et de les déposer sur le côté, avançant lentement, péniblement, sous des ciels immenses et moutonneux qu'on dirait peints. Des dizaines d'hommes et de femmes harassés qui quand est passée l'heure dorée s'entassent les uns contre les autres dans les dortoirs que John Livingston et son frère ont fait construire à la hâte, de même qu'ils ont bâti tout un système pour transporter le grain, avec des bateaux à vapeur d'abord, puis des trains. Ces gigantesques plantations ont fait la fortune des frères et la prospérité de la Red River Valley, où une ville portant leur nom témoigne symboliquement du rôle qu'ils jouèrent dans la région.

PAUL

Paul, que nous avons très vite surnommé Petit Paul, Polo ou Petit Polo, est né le 6 septembre 2013 à Paris 14e, au sein d'une famille qui, en regard de celle de Temple, apparaît bien ordinaire. Son père, Adrien, est enseignant-chercheur, je suis journaliste et écrivain, et ni lui ni moi n'avons grandi dans l'opulence : élevés dans des pavillons avec jardin de la banlieue parisienne par des parents de la classe moyenne attachés à la réussite scolaire, nous vivons correctement de nos métiers, sans plus. Si l'on gratte la surface, toutefois, et si l'on remonte le temps, on trouvera tout de même une histoire, comme toujours, des éléments qui mis bout à bout pourraient faire un roman. Juif, communiste et résistant d'origine polonaise, le père d'Adrien, qui l'a eu sur le tard, avait ainsi toutes les raisons de disparaître pendant la Seconde Guerre mondiale. Il échappa pourtant à la mort, contrairement à la plupart des siens, assassinés dans les camps – "partis en fumée", dira mon mari avec cet humour noir propre aux familles de survivants. Devenu professeur à l'université de Nanterre, où il enseignait l'anthropologie, mon beau-père épousa en premières noces une divorcée issue de la bourgeoisie catholique, plus âgée que lui et

déjà mère de deux enfants, puis, longtemps après la mort de cette dernière, une femme plus jeune que lui de trente ans qui lui donna deux enfants de plus, dont Adrien, l'aîné.

L'arrière-grand-père maternel de Paul, vietnamien, eut une trajectoire de self-made-man rappelant par certains aspects celle de John Livingston. Il était pauvre et illettré, mais doué d'une vive intelligence ainsi que d'une impressionnante force physique. Quittant la province miséreuse où il avait grandi, il traversa la moitié du pays et économisa sou à sou sur sa paie d'ouvrier dans le bâtiment pour acheter des terres en friche. Il en laissa la jouissance pendant quelques années à une tribu issue d'une minorité ethnique avant de les récupérer et de se lancer, avec succès, dans la culture du cocotier et de la canne à sucre.

J'imagine cette fois des milliers d'arbres plantés en rangées régulières sur de vastes étendues d'herbe, espacés de plusieurs mètres les uns des autres pour ne pas se faire d'ombre, avec les grappes de noix de coco nichées sous les feuilles de palmier retombant gracieusement par-dessus. Le soleil est un trou de lumière en fusion dans le ciel azur, l'air à certaines heures de la journée semble entrer en fusion lui aussi et le paysage fondre tant il fait chaud. Le champ de cocotiers est bordé d'un chemin qui mène à une ferme, avec une grande cour à ciel ouvert où l'on broie les cannes à sucre dans une presse artisanale pour en extraire un jus mordoré. Les ouvriers en donnent un ou deux verres aux enfants venus contempler le spectacle, mais la plus grande partie est versée dans une marmite de deux trois mètres de diamètre posée sur un fourneau, dont le feu est

alimenté par les résidus fibreux des tiges de canne – la bagasse. Cuisson après cuisson, l'eau s'évapore et le sucre se forme.

Le planteur, mon grand-père, devint si riche et si puissant, me raconterait plus tard ma mère, qu'il aurait pu, s'il l'avait désiré, acheter la ville où il s'était installé – Nha Trang, en bord de mer – et lui donner son nom. Ce ne fut pas le cas, mais il fit la fortune de la région en même temps que la sienne. À la différence de celle de John Livingston, la richesse de mon grand-père, au lieu de ruisseler sur ses descendants, disparut avec lui. Durement entamée lors de la guerre contre les Français (qui vit la splendide demeure de style colonial qu'il avait bâtie, témoin de son exceptionnelle réussite, dévorée par les flammes d'un incendie qu'il alluma de sa propre main), elle fut définitivement asséchée par l'arrivée au pouvoir des communistes. Après avoir détruit sa maison pour éviter qu'elle ne tombe aux mains de l'ennemi, l'arrière-grand-père de Paul fut en effet contraint de faire don de toutes ses terres au nouveau régime, trop heureux de ne pas avoir été exécuté lors de la réforme agraire, qui vit disparaître la plupart des "riches propriétaires terriens" – c'est-à-dire tous ceux qu'on avait dénoncés comme tels, qu'ils le soient ou non.

TEMPLE

Dotée de grands yeux bleus, de cheveux châtains et d'une mignonne fossette au menton, Temple a six mois lorsque sa mère remarque qu'elle se raidit quand on la prend dans les bras. Eustacia, qui n'a que dix-neuf ans, s'en inquiète, d'autant que la petite, contrairement aux autres bébés, ne sourit ni ne gazouille. S'y prend-elle mal ? Ou bien ce rejet est-il une étape naturelle dans le développement des nourrissons ? Constatant qu'ils semblent pénibles à sa fille, elle se résout en tout cas à limiter ses étreintes et baisers. Bientôt, cependant, Temple, ne se contente plus de se raidir : elle se débat et n'hésite pas à griffer tel un chat sauvage quiconque la serre d'un peu trop près, soit tous ceux qui la touchent. Grandissant, elle continue de refuser le contact physique mais aussi le contact visuel : elle semble incapable de regarder qui que ce soit dans les yeux, même quand sa mère le lui demande. Elle paraît tantôt sourde, tantôt hypersensible aux sons. Elle ne parle pas mais hurle et frappe des mains pour exprimer sa contrariété et sa colère, qui semblent constantes. Ses cris sont inarticulés et sa voix atone et sans rythme, ce qui effraie davantage encore sa mère que l'absence de mots.

Le moindre changement dans la routine du quotidien la perturbe, mais ce n'est rien à côté de la terreur manifeste que suscitent chez elle les fêtes d'anniversaire ou les soirées de Noël et du Nouvel An. Plus tard, bien plus tard, elle s'en expliquera : trop de nouvelles personnes aux déplacements imprévisibles, trop de nouvelles odeurs qui se superposent, entre les parfums des femmes, les cigares des hommes et la senteur persistante de la laine mouillée des gants, des manteaux et des écharpes. Trop de nouveaux contacts, comme celui de cette tante d'un impressionnant gabarit qui, quand elle la prend dans ses bras pour l'embrasser, lui donne le sentiment, affolant, qu'elle va être engloutie dans ses chairs. Trop de chocs et de bruits : conversations, éclats de rire, couverts qui tintent, verres qu'on entrechoque, mirlitons qui fusent, le monde n'est plus que chaos, ses sens la submergent, sa tête menace d'exploser. Personne, naturellement, ne mesure la douleur et l'épuisement qui l'amènent à faire des crises. Le père de Temple voit d'un mauvais œil cette enfant qui ne sait pas plus se tenir qu'elle ne sait parler ; Eustacia, elle, devine qu'il ne s'agit pas de caprices mais d'accablement, de souffrance peut-être. Elle n'en est pas moins impuissante à soulager sa fille, qui continue de repousser avec énergie toute tentative d'approche.

Pour se calmer, Temple aime s'enrouler dans des couvertures et se réfugier dans des espaces exigus. Elle se glisse avec bonheur sous les coussins du canapé. La pression qu'ils exercent sur elle, qui ne supporte pourtant pas l'étreinte d'un autre être humain, l'apaise et la détend. Elle aime également se balancer, encore et encore, ou tourner sur elle-même sans s'arrêter. Il lui semble alors que le monde

tourne avec elle, qu'il n'est plus qu'un tourbillon de sensations qui s'annulent dans l'ivresse d'un mouvement infiniment recommencé. Les gens autour d'elle perdent leur substance, plus aucun bruit ne lui parvient. Elle apprécie tout autant de s'abandonner aux stimulations que lui offre la balançoire du jardin enroulée sur elle-même : ce sont alors le ciel et la terre qui tournent avec elle. De là vient sa fascination pour les pièces, couvercles, et autres roues dont elle perpétue le mouvement circulaire, plongée dans une contemplation hypnotique qui l'extrait du monde et la coupe d'une réalité trop agressive.

Temple s'intéresse aux objets mais fuit les êtres humains. Indifférente aux autres enfants – sa petite sœur y compris – elle préfère s'adonner à des jeux solitaires : étudier le tournoiement d'une pièce de monnaie, suivre le dessin des lignes sur le bout de ses doigts pendant des heures, comme s'il s'agissait de quelque carte mystérieuse, ou bien faire couler du sable entre ses mains, sans jamais se lasser, pour façonner un paysage de dunes minuscules dont elle examine chacun des grains avec une rigueur et une concentration toutes scientifiques. Ils diffèrent de façon infinitésimale mais bien réelle. Aucun n'a une couleur, une taille, une consistance absolument identique à celle des autres, de même que nul flocon de neige ne ressemble à un autre sous l'objectif d'un microscope.

Apaisée quand elle s'absorbe dans ces occupations, Temple se montre le plus souvent brusque, impatiente, et destructrice. Quand elle s'ennuie ou quand elle est fatiguée, elle crache sur le sol ou lance tout ce qui est à sa portée, vase, verre, cendrier, ou ses chaussures dont elle s'est défaite. Elle

casse les crayons avec lesquels elle adore pourtant dessiner, mâchouille les pièces de puzzle pour en faire une bouillie de carton qu'elle rejette ensuite par terre. Elle fait régulièrement pipi sur le tapis et, quand on la réprimande, invente de se soulager sur le grand rideau du salon qu'elle a serré entre ses jambes, convaincue que personne ne s'en apercevra. Les autres enfants aiment à manipuler et rouler de la pâte à modeler ? Elle fait de même avec ses excréments. Elle éventre les matelas et déchire le papier peint bleu pâle décoré de lilas de sa chambre, barbouille les murs de ses déjections ou les balance à travers la pièce lors de ses accès de rage.